

# MÉLANGES

LITTÉRAIRES, POLITIQUES,

ET MORCEAUX INÉDITS

DE C. M. VIELAND.

DE L'IMPRIMERIE DE LEBEL, IMPRIMEUR DU ROI,  
rue d'Erfurth, près l'Abbaye.

111X  
107

# MÉLANGES

LITTÉRAIRES, POLITIQUES,

ET MORCEAUX INÉDITS

## DE C. M. WIELAND,

TRADUITS DE L'ALLEMAND,

ET PRÉCÉDÉS D'UN ESSAI SUR LA VIE ET LES OUVRAGES  
DE CET ÉCRIVAIN;

PAR A. LOÈVE-VEIMARS ET SAINT-MAURICE.

111X-2661



PARIS,

VERNAREL ET TENON, LIBRAIRES,  
RUE HAUTEFEUILLE, n° 30.

1824.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

5300 S. DICKINSON DRIVE

CHICAGO, ILLINOIS 60637

TEL: 773-936-3700

FAX: 773-936-3700

100-111

---

---

# PRÉFACE

## DES TRADUCTEURS.

---

UN si rude joueur m'a bientôt lassé, disait naïvement l'auteur de l'*Émile*, après avoir achevé sa traduction du premier livre de Tacite; et cependant J. J. Rousseau était, à plus d'un égard, au niveau de son sujet. Wieland, qui cherche sans cesse à réduire l'idiôme rebelle de sa patrie, nous a paru plus d'une fois *un rude joueur* : la langue allemande n'est pas non plus une molle arène, et ce n'est point sans efforts et sans lassitude que nous nous sommes rapprochés de notre modèle. Tour à tour nerveux, rapide, diffus et désordonné, toujours fin et spirituel, Wieland présente dans ses écrits les inégalités les plus marquées; une digression déplacée, incohé-

rente, s'embellit de tout le charme d'un style élégant, d'une diction facile; de belles et graves inductions philosophiques terminent, traversent ou précèdent les pages les plus bouffonnes : forcés quelquefois d'omettre, nous avons plus souvent conservé, craignant par-dessus tout d'imiter la folle exigence de ce Florentin qui, étant venu admirer le David colossal de Michel-Ange, s'écria que le nez de la statue lui semblait trop épais, et qui, dès que le rusé sculpteur eut pris un ciseau et frappé quelques coups sans toucher au marbre, s'écria : Vous lui avez donné l'existence! — Si, pour échapper au reproche d'opacité et de *manque de vie*, il nous est arrivé de porter le ciseau sur l'œuvre d'un grand homme, ce n'est qu'en tremblant, et mainte fois peut-être en employant l'un envers l'autre la supercherie de Buonarotti. Réduits, comme traducteurs, à la nécessité d'assouplir les formes du génie allemand à l'expression de notre langage, nous nous

sommes appliqués à remplir ce devoir, toujours si délicat, d'amoindrir et d'élaguer, avec la plus scrupuleuse sollicitude, avec celle d'un poète pour ses propres écrits. D'ailleurs, nous étions riches de matériaux, et nous avons pu élire avec la fierté de gens opulens. Nous osons demander au lecteur quelque confiance en notre choix.

---

---

# SUR LA VIE

## ET LES ÉCRITS

### DE C. M. WIELAND.

---

**P**RESQUE toutes les nations de l'Europe avaient leur littérature et leurs chefs-d'œuvre, quand le peuple allemand dédaignait encore de cultiver et de polir son propre langage. Des révolutions successives avaient modifié l'état politique et moral de ses voisins ; seul, à l'ombre de ses antiques institutions, il semblait défier la civilisation de pénétrer jusqu'à lui ; il attendait tout du temps et rien de l'exemple, et sa fière indépendance aurait rougi de demander des leçons aux nations étrangères. Aussi, tandis qu'elles avaient secoué le joug de l'école, et confié leurs pensées à l'idiome national, les Allemands cultivaient exclusivement les langues anciennes. La science, chez eux, n'avait pas d'autre interprète que la langue latine, altérée et corrompue en passant des rives du Tibre sous le ciel de la froide Germanie. La muse allemande se débattit en vain pendant quelque temps dans les entraves du préjugé ; en vain les chants des troubadours français trouvèrent-ils un écho sur les bords de l'Elbe et du Wésér ; les minnesinger ( les ménestrels de l'Allemagne )

brillent un moment au milieu des ténèbres du treizième siècle ; mais ces lueurs fugitives, bien faibles encore, disparurent bientôt au sein d'une obscurité profonde.

Cette longue léthargie s'est enfin dissipée ; les Allemands ont ouvert les yeux, et leur réveil a été marqué par d'étonnans succès ; mais ils ne doivent rien qu'à eux-mêmes ; toutes leurs productions portent le sceau de l'originalité ; leur génie âpre et bizarre s'est élevé seul et n'a point d'aïeux dans la carrière de l'imagination ; libres de règles, sans guides, sans préjugés, le cœur humain, la nature ont seuls fourni des modèles aux littérateurs germaniques ; sous le ciel rigoureux de l'Allemagne, l'homme, réfugié auprès du foyer, se plaît aux récits minutieux et naïfs de la vie domestique. Sous des doigts habiles, ces tableaux de la vie patriarcale dans des contrées glacées, brillèrent de grâce et d'expression ; mais bientôt ils devinrent bas et choquans, et donnèrent aux lettres l'aspect des peintures flamandes, imitations trop vraies d'une nature repoussante. Cependant de beaux génies s'élevèrent ; tous les genres furent cultivés avec succès ; la gloire de Gellert, de Bodmer, de Lessing ; prépara celle de Wieland, de Schiller et de Goëthe ; l'esprit de Shakespeare plana sur les forêts de la Germanie, et en fit sortir de ces pensées sublimes que dictent l'ambition, l'amour, l'enthousiasme religieux, la liberté, la tyrannie, et toutes ces grandes émotions qui élèvent, flétrissent et éternisent les grandes âmes. Long-temps ignorée des autres peuples, la littérature de l'Allemagne, riche dès son enfance, fut accueillie en France comme l'on y accueille les beautés nouvelles : on lui pardonna ses formes outrées, ses expressions bizarres, le dévergondage de ses conceptions, en faveur d'une foule de charmans

détails, de caractères tracés avec énergie; *Faust*, *Marie Stuart*, *Walstein*, *Jeanne d'Arc*, *le Comte d'Egmont*, *Nathan*, *Guillaume Tell*, les admirables rêveries de Klopstock, tous ces ouvrages, qui fourmillent de beautés du premier ordre, en nous rendant familiers avec la philosophie exaltée qui guide presque tous les écrivains allemands, firent naître notre indulgence en faveur d'œuvres d'un ordre moins élevé, et nous préparèrent à des excès d'étrangeté, à des abus d'imagination que nous aurions eu peine à nous laisser imposer. La philosophie poétisée des Allemands séparera longtemps encore leurs penchans littéraires des nôtres.

Depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, la littérature allemande a reçu un mouvement tout nouveau. Wieland a, le premier peut-être, marqué la naissance d'un genre non moins libre, non moins original, mais plus régulier que l'ancien. Wieland doit nous intéresser d'autant plus vivement, qu'il s'est davantage rapproché de nous : sans être moins exalté que ses concitoyens, il est plus pur, parce qu'il s'est plus appliqué à l'étude du beau antique. Son langage a été formé à l'école des Grecs ; il a appris d'eux l'art d'imiter, mais l'art d'imiter avec discernement, qui est justement celui qu'ont ignoré les écrivains que l'on a récemment désignés sous le nom de romantiques ; il s'est attaché à cette philosophie qui règne dans les œuvres d'Horace et de quelques écrivains français, à cette raison saine qui remplit le cœur de l'homme du sentiment de sa faiblesse. Une résignation aux misères de la vie, parfois plaisante, mais souvent admirable ; l'espérance d'un autre avenir, voilà les vérités qui se retrouvent à chacune des pages qu'a tracées Wieland ; vérités que l'a-propos, la justesse, la vivacité de l'expression, rendent plus pénétrantes encore.

Le nom de Wieland est fort connu en France; mais des traductions informes sont une fâcheuse recommandation, et les ouvrages que nous possédons du plus fécond et du plus brillant écrivain de l'Allemagne, sont les moins considérables de ceux qu'il a produits (1).

Né à Biberach, petite ville de la Souabe, le 5 septembre 1733, Christophe-Martin Wieland, dont les parens appartenaient à la bourgeoisie, commença, dès sa troisième année, à travailler à son instruction; son père, jurisconsulte estimé, mais pauvre, s'imposa de pénibles sacrifices pour donner à son fils une éducation brillante; l'enfant répondit à ses soins. A l'âge de douze ans, Wieland savait les langues anciennes, l'histoire et les mathématiques; sa muse se révéla par de petites compositions poétiques où brillaient de l'esprit et de l'imagination (2). Il est à regretter que Wieland n'ait pas, à l'exemple de Goëthe, tracé le tableau de ses premières années (3), le récit de ses premiers pas dans la carrière des lettres. Si l'on pouvait suivre les efforts de cet esprit délicat, les combats de cette âme ardente, qui, entraînée par l'enthousiasme, chercha d'abord à dépasser la sphère de son siècle, on aurait peut-être la clef de l'influence qu'il a su exercer.

A l'âge de quatorze ans, Wieland, élevé dans les principes

(1) Il faut excepter celle de *Cratès et Hipparquie*, par M. Vanderbourg, écrivain versé dans tous les secrets des deux littératures.

(2) On dit qu'il fit à cet âge une épopée sur la destruction de Jérusalem.

(3) Les *Mémoires* de Goëthe ont été traduits récemment par M. Aubert de Vitry. 2 vol. in-8°. Il y est beaucoup question de Wieland.

de la philosophie de Wolff, au sein de l'école de Klosterbourg, eut en partage ce désordre d'idées, cette effervescence de sentimens qui dictèrent à Schiller sa tragédie *des Brigands*, et qui caractérisent en général les étudiants des universités allemandes. Présomptueux, pleins de fiel contre les institutions gothiques qui les environnent, ces philosophes de vingt ans sont à peine entrés dans la classe des citoyens, qu'ils oublient peu à peu les rêves généreux de leur jeunesse, et voient éteindre les derniers feux de leur imagination dans les soucis d'un ménage ou les tracas de quelque emploi fiscal. L'élévation de caractère ne laisse plus de traces à trente ans. Au contraire, le petit nombre d'esprits distingués qui échappent aux distinctions subtiles, aux inductions, aux efforts de mémoire incroyables de la philosophie allemande, polis par le monde, forcés de se courber sous le joug des usages, ne tardent pas à se dépouiller de l'exaltation ridicule qui voilait leur mérite, et à jeter un éclat plus vif; c'est là ce qui advint à Wieland : il lui fallut dix ans de séjour dans le monde pour devenir un homme supérieur et un écrivain exquis.

C'est dans la première des périodes que nous venons d'indiquer que Wieland, s'élançant dans le monde chimérique, écrivit une dissertation pour prouver la possibilité de la naissance de Vénus par l'écume de la mer; cette extravagance lui procura quelques désagrémens à Klosterbourg. Xénophon, le *Spectateur*, le *Tattler* et le *Guardian* devinrent ses lectures favorites.

A seize ans, Wieland fut envoyé à Erfurth; il y passa une année à l'école du docteur Baumer, son parent. Ce savant

augmenta beaucoup les connaissances philosophiques du jeune Wieland, qui se nourrissait avidement des ouvrages de Wolff et de Bayle. S'il faut en croire ses lettres, il sentit alors le besoin de chercher un système religieux qui satisfît également sa raison et son cœur. Sans guide, sans conseil, il allait se livrer au scepticisme le plus dangereux, lorsque Baumer, observateur attentif de son élève, remit entre ses mains la *Théodicée* de Leibnitz. Wieland, rendu par cette lecture au monde réel et à la raison, s'adressa, plein de confiance, à son maître, pour en obtenir le meilleur traité de philosophie. Celui-ci, homme d'esprit autant que philosophe, lui apporta Don Quichotte; ils le lurent et le commentèrent ensemble; et le fou de Cervantes nous valut un sage.

De retour à la maison paternelle, il y trouva Sophie de Gutermann, connue depuis sous le nom de Sophie de Laroché. Elle reçut les premiers vœux de son cœur, et contribua, peut-être plus que personne, au développement de ses talens (1). Des circonstances de famille mirent obstacle à leur union, et, rempli de l'amour le plus enthousiaste et le plus platonique, Wieland, âgé de dix-sept ans, se rendit à Tubingen pour y étudier la jurisprudence. Maîtrisé par son imagination, il y mena une vie solitaire; et dans l'espace d'un an il composa et publia ses premières poésies. On eut de lui quatre ouvrages, *l'Anti-Ovide*, des *Lettres morales*, des *Contes*, et un poème sur la nature des choses. Les trois pre-

(1) En 1758, Wieland écrivait en français : « C'est à une personne du sexe que je crois être redevable de ce peu que je suis; elle a fait un homme de moi. »

miers furent imprimés à Heilbrunn, et le quatrième à Hall (1). Ce dernier ouvrage, écrit en trois mois, offre un tableau de la philosophie de Platon et de Leibnitz, tracé avec les plus brillantes couleurs. Il procura à l'auteur, entre autres succès, l'amitié de Breitinger et de Blaurer, auxquels il eut des obligations dans la suite.

Wieland, averti de son propre talent par la renommée, cherchait encore un protecteur qui pût le guider dans le monde littéraire, seul patronage qu'il ambitionna jamais, parce qu'il était d'accord avec sa modestie. Il crut le trouver dans le sage Bodmer, qui, du fond de la Suisse, étendait sur toute l'Allemagne le sceptre respecté de la critique. Il avait envoyé à ce célèbre aristarque les cinq premiers chants d'un poème en vers hexamètres, intitulé *Arminius*, et avait gardé l'anonyme; Bodmer et Hagedorn l'attribuaient à différens auteurs, lorsque Wieland, en se nommant, prouva que c'était l'ouvrage d'un jeune homme à peine âgé de dix-neuf ans.

Telle fut l'origine de l'amitié que Bodmer voua à Wieland. Une correspondance s'établit entre le Nestor de la littérature allemande et le jeune écrivain qui devait un jour porter ce titre. L'auteur de *la Noachide*, charmé de l'esprit de Wieland, l'engagea bientôt à venir se fixer auprès de lui, à Zurich. Là, dans le Ferney de cet autre patriarche des lettres, et sous les yeux d'un bon guide, Wieland publia l'*Epreuve d'Abraham*; puis les *Lettres des morts*, œuvre dans le genre de Rowe, mais où l'on trouve plus d'imagination et de philosophie que dans les écrits de ce poète; et enfin le *Recueil*

des écrits polémiques de Zurich, pour l'amélioration du goût, ouvrage où l'on peut apprendre à connaître les préceptes de Bodmer et de Gellert (1).

L'année suivante, il donna un *Traité sur les beautés de la Noachide*, poème épique de Bodmer; et il publia, en société avec ce dernier, différens fragmens de poésies fugitives (2).

En 1755, parut son *Annnonce d'une Dunciade pour les Allemands*. Il fit imprimer en 1758 des *Remarques sur Milton, le Songe patriotique du rajeunissement de la confédération, les Souvenirs, les Sympathies, Lady Jeanne Gray*, et il commença son *Recueil d'écrits en prose*. On reconnaît dans tous ces ouvrages d'heureux efforts pour allier la sensibilité de Pétrarque à la profondeur de Shaftesbury, son auteur favori (3).

L'infatigable Wieland continuait ses travaux avec ardeur. On ne tarda pas à recevoir de Zurich *Araspe et Panthée*, tragédie, et *Clémentine de Poretta*, ouvrage également remarquable comme le premier roman en vers qu'ait produit la littérature allemande, et comme un essai de Wieland dans un genre qui faisait présager un maître et l'auteur d'*Agas*

(1) Der Geprüfte Abraham, 1753. — Briefe der Verstorbenen, 1753. — Sammlung der Zürcherischen streitschriften, 1753.

(2) Abhandlung von den schenheiten des epischen Gedichts der Noah, 1754.

(3) Ankündigung einer Dunciade für die Deutschen, Anmerkung zum Milton. — Gedanken ueber den patriotischen Traum die Eidgenossenschaft zu verjüngern. — Erinnerungen an einer Freundin. Berlin, 1758. — Sympathien. Zurich, 1758. — Lady Johanna Gray. — Sammlung prosaischer Schriften, 1758, 1764, 1771.